



Lettre et exil du corps

Caroline Roy

► **To cite this version:**

Caroline Roy. Lettre et exil du corps. Journée d'étude du CRLHOI "Langages, écritures et frontières du corps", Feb 2010, Saint Denis, France. pp.53-62. hal-01156495

HAL Id: hal-01156495

<http://hal.univ-reunion.fr/hal-01156495>

Submitted on 21 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lettre et exil du corps

CAROLINE ROY
UNIVERSITE DE LA REUNION

RESUME

La contribution étudie à partir de la correspondance d'une famille en exil, dont les membres se sont vus séparés par des événements historiques, comment sont thématiques les notions de présence/absence du corps et les traumatismes. L'analyse s'attache également à mesurer la faculté d'empathie ainsi induite et à mettre en évidence le lien vital que constitue un tel échange épistolaire.

Le rédacteur d'une lettre se place souvent sous le sceau de l'absence, il est en exil réellement ou par métaphore. Qu'il soit un exilé politique ou tout simplement un voyageur, il croit au pouvoir de la missive, qui déjoue les obstacles imposés par la géographie ou les hommes. Mais si les mots ont le pouvoir de maintenir les liens, la lettre porte aussi en négatif l'absence, d'où les multiples ambiguïtés du genre épistolaire. Quoi qu'il en soit, la missive demeure souvent le seul moyen pour son rédacteur de rester en contact avec les êtres qui lui sont chers, elle assume dans ce cadre une fonction vitale.

Cette étude est basée sur la correspondance d'une famille allemande (1933-1947), persécutée en Allemagne puis exilée en France, en Afrique et en Amérique. Les auteurs des lettres sont au nombre de huit : le père, Ludwig Marum, la mère, Johanna, leurs trois enfants, Elisabeth, Hans et Brigitte, ainsi que leurs époux, épouse ou ami (Heinz, Sophie et Peter). Le père, une figure de la social-démocratie allemande, a été assassiné en Allemagne par des nazis en 1934. A la suite de cet événement tragique, les autres membres de la famille ont émigré en France. A l'automne 1939, alors que la guerre a éclaté, ils deviennent « sujets ennemis de la France », les uns subissant l'internement¹, les autres la résidence forcée. Les voilà donc séparés : chacun va suivre son chemin... et les lettres vont constituer le seul moyen de maintenir la communication entre les membres dispersés du clan.

Le corpus étant très étendu (plus de 1 000 lettres), la préférence sera donnée aux échanges conjugaux des enfants (Elisabeth et Heinz ; Hans et Sophie ; Brigitte et Peter) laissant de côté les rapports fraternels, parentaux ou amicaux.

Nous envisagerons dans un premier temps la lettre comme un espace entre les corps ; nous expliciterons ensuite dans quelle mesure elle constitue à la fois un

¹ Décret-loi du 12/11/1938 (JO du 13/11/1938 p. 12920-12923).

moyen de rapprochement et d'enchaînement à l'autre ; enfin, nous verrons que cette correspondance familiale constitue un véritable réseau de survie.

UN ESPACE ENTRE LES CORPS

L'objectif de la lettre est de rétablir et maintenir le lien affectif entre des êtres séparés physiquement (corps) par l'éloignement et les événements historiques². Au mal du pays s'ajoute maintenant pour les membres de la famille le mal des proches, en premier lieu l'absence de l'être aimé. L'ancrage corporel est constitutif des lettres ainsi que de l'identité de chacun. Le corps apparaît dans la correspondance sous deux aspects antinomiques : d'une part, le corps fragile et souffrant ; d'autre part, le corps plein de vie, aspirant à l'excès, qui est souvent le propre de l'imaginaire.

Pour le premier aspect, les lettres regorgent de détails concernant des maladies ou soucis de santé, constituant parfois une véritable surenchère dans la description. C'est souvent le cas, par exemple, dans les lettres de Hans, qui souffre d'une toux chronique ainsi que d'une maladie de cœur, et qui n'hésite pas à raconter toutes les menues misères endurées. Son beau-frère, Heinz, nous décrit aussi dans les moindres détails ses maux dentaires, par exemple. Il semble que le côté hypocondriaque propre à chacun soit renforcé par la solitude et le célibat. Cet aspect semble être un topos de la correspondance et Martine Reid parle dans son article sur Flaubert et Sand de « nosographie grincheuse »³. On trouve, en effet, aussi dans leur correspondance ce type de discours plaintif sur la maladie et la tendance à faire l'inventaire de tous leurs troubles et maux.

En même temps, il y a également le souci de ne pas dire toute la vérité, afin de ne pas inquiéter son partenaire. Ainsi Heinz, pris de remords, écrit à Elisabeth : « Je m'excuse de t'en parler, mais au fond, pourquoi ; si on était ensemble, bien sûr qu'on en parlerait, pas vrai ? »⁴. Leurs plaintes sont, en outre, d'autant plus justifiées que tous deux sont retenus dans des camps d'internement où les conditions de vie sont extrêmement difficiles⁵. Tous deux subissent corvées, sous-alimentation, précarité et insalubrité des baraques ainsi que le froid. Toutes ces difficultés

² Dans le cas de la famille, la séparation est de longue durée : plus de deux ans pour les couples Hans/Sophie et Heinz/Elisabeth.

³ Le terme nosographie est emprunté à la médecine et désigne la description et la classification des troubles et maladies. Martine Reid, « Flaubert et Sand en correspondance », *Poétiques*, n°85, février 1991, p. 60.

⁴ Heinz Lunau [HL] à Elisabeth Marum-Lunau [EML], 15/05/1940.

⁵ Hans est interné, entre autres, dans le camp répressif du Vernet du 12 octobre 1939 au 23 décembre 1940.

s'ajoutent au manque d'activité, à la limitation du courrier et à l'impossibilité de voir ses proches.

A ce corps souffrant, s'oppose le corps vital, empli de désirs. L'échange épistolaire semble aiguïser les sens, il permet d'appréhender le donné sensible. Nous voici dans le domaine de l'intime, caractérisé par le fétichisme amoureux, les appellatifs tendres, l'expression des sentiments. La sexualité en apparaît comme le pôle extrême ; les confidences sont parfois crues, et ce malgré la censure ; il est question, par exemple, d'une éventuelle permission :

Peut-être la semaine prochaine ! En tout cas, pas pour la fête, car ce serait vraiment trop bête si l'on était gêné par tes mauvais jours, hein ? Car tu sais, si je veux te voir, ce n'est point absolument pour causer avec toi ! Oh, non !! [...] Je t'aime et je suis terriblement impatient !⁶

Souvent, c'est le silence qui prédomine, comme si les sentiments puissants ne pouvaient être traduits en mots. On est dans le domaine de l'indicible, comme dans ce passage :

Tu as remarqué, mon amour, que ces jours derniers je n'ai pas beaucoup parlé d'amour ? Cela a sa raison toute naturelle : je suis tellement excité rien qu'en pensant à toi, à ta fraîcheur et à ta beauté, que c'est un moyen de défense contre mes désirs par trop ardents de ne pas en parler ! Mais tu le sauras par ta propre expérience ! Je t'aime tellement !⁷

La lettre est une appropriation de l'autre, comme en témoignent les nombreuses marques de possessivité et les indices de don de soi. La lettre entretient le désir dans un système de dépendance mutuelle. Le corps marque l'écriture dans la réciprocité.

L'absence de l'autre est comblée par l'émergence de fantasmes, d'images personnelles et corporelles. Ainsi Heinz évoque à plusieurs reprises une image séduisante de sa femme. Ses camarades de camp ont obtenu une permission et sont allés lui rendre visite : « Ah, comme ça, je savais déjà hier que tu étais en train d'arroser le jardin en short et pullover lorsqu'ils sont venus. [...] Ah oui, tu as eu du succès, et moi, vaniteux, je suis tout à fait ravi »⁸. Cette image de sa femme en train d'arroser le jardin en short et pullover le hante pendant plusieurs jours. Le corps de l'autre devient chez Heinz un idéal fantasmé. Roland Barthes rappelle dans un passage sur les objets sensuels dans le discours :

⁶ HL à EML, 09/05/1940.

⁷ HL à EML, 12/05/1940

⁸ HL à EML, 11/05/1940.

Il est en effet nécessaire (pour notre plaisir) que certains signes aient une sorte de poids référentiel [...], que forçant l'absence du mot [...], la substance sensorielle des choses oblige par endroits le langage à disposer dans son tissu quelques effets physiques, quelques métonymies [...], quelques souvenirs (tactiles, voluptueux, savoureux)⁹.

La mémoire corporelle évoque des lieux connus (le petit appartement, le lit), des souvenirs, des goûts (« une petite salade de pommes de terre préparée à notre façon à nous »¹⁰) qui font surgir la sensualité. Grâce à la réminiscence d'instantanés éphémères et intenses, on parvient à entraîner l'autre, ne serait-ce que pour un instant. Le rédacteur met en scène un espace intersubjectif, une fantasmagorie sensorielle : ainsi Heinz partage avec sa femme une expérience des sens commune, celle de la pluie : « quand il y a cette fraîcheur qui suit la pluie »¹¹. Grâce à cette intersubjectivité, la lettre n'est plus seulement espace entre les corps, elle devient selon la formule de Vincent Kaufmann « magie unifiante »¹².

CONNEXION ET DEPENDANCE

La lettre permet de gommer la distance entre les personnes séparées, elle permet au destinataire de continuer à être présent, de maintenir un lien étroit, de renforcer la complicité en soulignant ce qui est commun, en rappelant le passé, par exemple. Dans ce cadre d'ailleurs, la langue des épistoliers peut apparaître parfois comme un discours codé dont les tiers sont exclus. Ainsi nombreuses sont les références incompréhensibles au premier abord pour le lecteur qui ignore certaines personnes, lieux ou souvenirs, ou qui ignore surtout leur symbolique. Il s'agit souvent d'un véritable puzzle à reconstruire, compris seulement des initiés. Lorsque Heinz écrit à sa femme : « Je m'en doutais que ça t'étonnait que j'ai rencontré ici Inge »¹³, la formule semble anodine et pourtant, pour qui connaît le passé de Heinz, elle ne l'est pas, puisqu'Inge est l'une de ses anciennes compagnes. On imagine alors l'inquiétude, la jalousie qui sous-tend la réaction d'Elisabeth.

Les motifs récurrents des lettres sont, comme nous l'avons dit précédemment, la santé, mais aussi le temps (lié aux activités), les relations (amitiés, inimitiés) et des comptes rendus de vie quotidienne : le travail effectué, les réparations, les activités de la journée. L'attention au réel se révèle dans l'abondance

⁹ Roland Barthes, « Par-dessus l'épaule », Sollers écrivain, Paris : Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1979, p. 66.

¹⁰ HL à EML, 01/05/1940.

¹¹ HL à EML, 01/05/1940.

¹² Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris : Editions de Minuit, coll. « Critique », 1990, p. 14.

¹³ HL à EML, 05/09/1940.

des détails et la description méticuleuse des petits riens de la vie quotidienne. Le souci du détail en ce qui concerne les prix ou les menus en témoigne : « voilà le menu : hors d'œuvre : sardines à l'huile et asperges vinaigrette. Civet de lapin. Salade de saison. Fromage, mousseux et café »¹⁴. Aux détails matériels s'ajoutent les sentiments personnels et parfois des développements philosophiques. L'intention est que l'autre participe par le biais des lettres à la vie sociale du premier, qu'il soit au courant de son travail, de ses projets et pensées. Ce qui est recherché, c'est le dialogue. Je cite Heinz : « Et toi aussi tu m'écriras [...] tes lettres que j'aime tellement et où tu me causes si gentiment de ta vie et des événements et faits du jour »¹⁵.

C'est ainsi que naît l'impression que l'autre est présent : « Ah que c'est bon de pouvoir t'écrire ! J'aime tellement causer avec toi, oui, tu es loin mais tu es là, tu m'aimes et tu m'attends »¹⁶. La lettre est ainsi inscrite par le ton familier de la conversation dans le temps présent, même si elle est marquée par le sceau de l'attente. Le présent se veut négation de l'absence : « ça fait du bien de causer ainsi avec toi, c'est presque comme si tu étais là ! »¹⁷. La présence, même différée, abolit les distances géographiques et temporelles. Les dessins ou photographies visent également à ancrer le discours :

Je te joins aujourd'hui une nouvelle photo – c'est une de celles de dimanche dernier – et tu m'y vois en train de t'écrire ; c'est comme ça que je t'écris le dimanche ! La vareuse, il est vrai, je l'ai mise exprès, car ordinairement, je ne la porte pas parce qu'elle est très chaude, tu sais. [...] me voilà installé dans la cour, exactement comme tu me vois sur la photo¹⁸.

A travers le langage commun créé par les épistoliers (citations, reprises, reformulations du texte de l'interlocuteur), la lettre apparaît comme la fusion de deux intimités, l'expéditeur et le destinataire – qui a souvent un rôle de double ou de reflet –, la fusion de deux corps qui ne font qu'un : « Ah mon amour, "quelle histoire, quelle situation !" Je reprends l'expression avec laquelle tu as commencé ta 1^{re} lettre que j'ai reçue ici dans le pays »¹⁹. Mieux encore, la lettre dans sa matérialité est conçue comme un corps textuel et l'écriture confondue avec son rédacteur : « Avant tout – et avant de l'oublier ! – je veux te parler d'une chose : il s'agit de ton écriture. Je crois que jusqu'ici je ne t'en ai pas encore parlé ! D'abord un

¹⁴ HL à EML, 12/05/1940.

¹⁵ HL à EML, 12/08/1940.

¹⁶ HL à EML, 03/09/1940.

¹⁷ HL à EML, 30/08-01/09/1940.

¹⁸ HL à EML, 05/05/1940.

¹⁹ HL à EML, 20/08/1940.

compliment général : elle me plaît énormément comme toi »²⁰. Le corps est (trans)figuré par la lettre : « Ah, quel bonheur de lire de nouveau ta main »²¹. Ainsi Heinz associe la lettre à sa femme : « Ta longue lettre du 8/9, ce qu'elle est merveilleuse ! C'est entièrement mon petit Storzel²² ! »²³.

Si la lettre permet donc la présence de l'être aimé et la fusion des deux partenaires, elle peut aussi se révéler comme un piège. Ainsi en cas de non-réception du courrier, phénomène qui se produit assez souvent suite aux vicissitudes de l'acheminement, l'inquiétude grandit : « Enfin un signe de vie ! »²⁴ – écho au traumatisme enduré lors de la perte du père –, cédant parfois la place à l'amertume : « Ne comprends-tu pas comment je suis avide des nouvelles de Paris ? »²⁵. La relation de dépendance ainsi créée est très forte : « Je sais combien tu dépends de mes lettres, tout autant que je dépends des tiennes »²⁶. Dès lors que les lettres s'espacent, l'absence s'accroît : « Ah, mon chéri, juste maintenant où j'en ai besoin, la correspondance se fait rare [...], je sens qu'il me ferait du bien de lire tes lettres, de vivre avec toi la nouvelle vie et tout et tout »²⁷.

La lettre rouvre finalement des blessures plus profondes. Elle accentue ce qu'elle voulait annuler, c'est-à-dire l'absence, le manque, la distance. D'ailleurs, malgré l'abondance du courrier, l'insatisfaction demeure : « Ah, mon amour, si je pouvais t'entendre parler – ne serait-ce que quelques minutes ! »²⁸. Le besoin de rencontrer l'objet du désir dans le réel ne faiblit pas : « Notre revoir sera la plus belle fête de notre vie »²⁹. Quand on écrit, l'autre est toujours présent-absent. De plus, le correspondant ignore si l'autre n'a pas changé :

Pour être franc, ma chérie, je commence à prendre peur face à ton indépendance. Qui l'aurait pensé ? Autrefois mon petit chat ne savait même pas téléphoner et maintenant elle mène une vie pleine d'aventures, comme si de rien n'était. S'il te plaît ne deviens juste pas une « Madame le Professeur Bühler³⁰ »³¹.

²⁰ HL à EML, 07/05/1940.

²¹ HL à EML, 31/07/1940.

²² Il s'agit du surnom d'Elisabeth.

²³ HL à EML, 21/08/1940.

²⁴ Traduit de l'allemand par moi-même. Hans Marum [HM] à Sophie Marum [SM], 09/05/1940.

²⁵ HM à SM, 13/05/1940.

²⁶ Traduit de l'anglais par moi-même. HL à EML 26-27/05/1940.

²⁷ EML à HL, 25-28/05/1940.

²⁸ HL à EML, 01-02/09/1940.

²⁹ HL à EML, 14/08/1940.

³⁰ Il s'agit de Charlotte Bühler, spécialiste de psychologie de l'enfant et fondatrice de la psychologie humaniste. Professeur à l'Université de Vienne, puis d'Oslo et plus tard aux Etats-Unis, après son émigration en mars 1940.

³¹ Traduit de l'allemand par moi-même. HM à SM, 09/05/1940.

La lettre voudrait faire oublier la temporalité, mais cette dernière demeure (passé de l'expédition et présent de la réception). Dans *Fragments d'un discours amoureux*, R. Barthes définit ainsi l'absence : « Tout épisode de langage qui met en scène l'absence de l'objet aimé – quelles qu'en soient les causes et la durée – et tend à transformer cette absence en épreuve d'abandon³² ». On retrouve dans les lettres cette thématique de l'abandon, notamment dans celles de Hans (solitude, séparation, éloignement), et parfois cela tourne presque au narcissisme. C'est dans la clôture des lettres que la prise de conscience de l'absence apparaît au grand jour : le rédacteur souligne toujours le poids de l'absence, le retour souhaité. Il fait allusion à une prochaine rencontre et insiste sur son désir d'abolir temps et espace. C'est à ce moment-là que la fiction cesse et que l'absence devient réalité.

Comme le dit Heinz « les lettres, c'est un "faute de mieux" »³³, un substitut qui va toutefois s'avérer vital pour la survie de la famille.

UN RESEAU DE SURVIE

Si les lettres constituent seulement un pis aller, leur rôle est loin d'être négligeable pour les différents membres de la famille.

L'écriture épistolaire permet dans un premier temps à ceux qui la pratiquent d'oublier les affres du présent, de lutter contre l'éloignement et répond à leur besoin impératif de communiquer et de partager. Les lettres apportent également des nouvelles des membres éloignés de la famille.

En outre, les lettres fonctionnent comme une véritable thérapie : « Depuis le commencement de la guerre, tes lettres ont constitué pour moi – et le font toujours – une sorte de nourriture indispensable pour mon bien-être ! »³⁴. Ce n'est pas seulement le fait de recevoir du courrier qui procure cette amélioration, mais le fait d'écrire aussi – survivre par l'écriture en quelque sorte : « Je le vois, une fois de plus, pour moi : tout en écrivant, je regagne mon calme et commence déjà à sourire sur l'énervement »³⁵. Le courrier a vraiment un impact sur le moral et la santé :

Ah, ma petite, si je ne savais pas que tu es là, que tu m'aimes et que tu m'attends, mon Dieu, je serais complètement perdu depuis longtemps ! Mais puisque tu es là – je vis dans l'espoir de te revoir et de reprendre notre petite vie et de cette façon tout est facile à supporter !³⁶

³² Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris : Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, p. 19.

³³ HL à EML, 03/09/1940.

³⁴ HL à EML, 03/09/1940.

³⁵ HL à EML, 04/05/1940.

³⁶ HL à EML, 03/08/1940.

Les conditions matérielles semblent être secondaires en comparaison avec le bien-être apporté par les lettres : « Une amélioration de plus – mais tout ça n'est rien, ne compte pas en comparaison au bonheur que le fonctionnement du courrier me procure ! »³⁷.

Dans ce cadre, la notion d'empathie apparaît comme essentielle ; on entend par là le mécanisme qui permet à un individu de comprendre les sentiments et émotions d'un autre. Ce partage d'émotion sans confusion entre soi et l'autre est un puissant moyen de communication et représente un élément clé de la relation thérapeutique. La relation épistolaire entre Heinz et Elisabeth est basée sur l'empathie : « Je comprends si bien ta joie si le jardin a l'air bien soigné – [...] – ah oui, je sais bien à quel point cela peut faire plaisir »³⁸. Ils ne se laissent contaminer émotionnellement qu'à de très rares exceptions : « Certainement, c'est une de mes lettres qui t'a rendue hors de toi ! »³⁹.

Les grandes douleurs, les secrets tragiques (comme l'assassinat du père) ne sont pas du tout évoqués dans les lettres. Ce sont des non-dits, témoignant par là des traumatismes endurés. Ils sont en revanche évoqués dans des récits qu'Elisabeth a rédigés postérieurement à la correspondance – à un moment où peut-être le traumatisme était en partie maîtrisé, ainsi lorsqu'elle raconte son arrivée à Gurs :

On avait dû dire aux gens que nous étions des Allemands et ils nous hurlaient dessus, en nous injuriant. J'ai pensé à mon père qui, lui aussi, n°1233, avait été transporté sur un camion ouvert de la prison jusqu'au camp de concentration, sous les hurlements de la population. [...] C'est la fin du monde, pensai-je, c'est la désolation, jamais je n'arriverai à m'échapper d'ici. En même temps, j'avais l'impression de voir un film avec des images de personnes derrière des barbelés, une impression de déjà-vu, peut-être des images que j'avais vues d'autres prisonniers à d'autres époques⁴⁰.

Le traumatisme est présent, même si on ne l'évoque pas, et c'est ainsi que s'expliquent certaines réactions de panique face à une absence de courrier : on craint pour la vie des êtres aimés : « Voilà déjà 2 jours que je n'ai pas de nouvelles de toi et je me fais beaucoup de souci pour toi et maman »⁴¹. Les échanges épistolaires livrent ainsi une charge émotive pathétique et empathique.

Même si le contenu des lettres peut parfois apparaître comme banal, cet échange encourage un partage et une prise en charge des événements du

³⁷ HI à EML, 21/08/1940.

³⁸ HL à EML, 01/05/1940.

³⁹ HL à EML, 29/08/1940.

⁴⁰ Traduit de l'anglais par moi-même. « EML raconte Gurs », juin 1940.

⁴¹ Traduit de l'allemand par moi-même. HM à SM, 16/05/1940.

quotidien ressentis comme pénibles. Le message en lui-même n'importe pas tant que cela, c'est le lien à l'autre qui est vital. Il apporte une énergie positive. Il a en cela également une fonction thérapeutique. Les lettres permettent la naissance d'une protestation, l'émergence d'un lieu de résistance face à un réel insatisfaisant. Cela constitue une échappatoire. Se crée ainsi un monde virtuel, protégé des turbulences extérieures. L'écriture quotidienne banale, érigée en règle, apparaît comme un moyen matériel et symbolique de résister et de mettre à distance les événements historiques.

R. Barthes apporte un éclairage intéressant à ce sujet :

L'absence dure, il me faut la supporter. Je vais donc la manipuler : transformer la distorsion du temps en va-et-vient, produire du rythme, ouvrir la scène du langage [...]. L'absence devient une pratique active, un affairement (qui m'empêche de ne rien faire d'autre)⁴².

Transformer la distorsion du temps, c'est-à-dire utiliser l'écriture pour abolir l'espace et le temps, en vue de l'établissement d'un présent éternel (démurge). La correspondance sert, de ce point de vue, à exercer un contrôle sur soi-même : chacun note minutieusement l'arrivée et le départ des courriers (va-et-vient), tel un comptable. Cette compulsion épistolaire a un rôle de décharge. On recommence toujours, on alimente avec régularité l'échange et on exerce ainsi un contrôle permanent. C'est dans ce sens que l'absence de lettre signifie la mort ou l'abandon. Seules les lettres sont capables d'apaiser l'inquiétude : « Tu devrais quand même m'écrire régulièrement, une fois par semaine. Même s'il n'y a rien de spécial »⁴³.

L'activité épistolaire – car c'est une activité – permet donc de mettre entre parenthèses l'absence ressentie comme privation insupportable. Par moments, la séparation géographique s'exaspère et le rédacteur exige des lettres sur un ton parfois un peu péremptoire ; il est vrai que la correspondance est dépendante de la bonne volonté de l'autre :

Sais-tu de quand date ta dernière lettre ? Du 27 avril et arrivée à destination le 30. Cela veut dire que cela fait une semaine que je n'ai pas eu le moindre signe de vie de toi. Je sais que tes journées sont bien remplies et harassantes mais une carte de temps en temps, cela devrait être possible !⁴⁴

La correspondance comme pratique langagière permet la construction identitaire des sujets. Elle permet d'organiser la poursuite de l'économie familiale

⁴² Roland Barthes, *op. cit.*, p. 42.

⁴³ Traduit de l'allemand par moi-même. HM à SM, 23/07/1940.

⁴⁴ Traduit de l'allemand par moi-même. HM à SM, 06/05/1940.

dans les nouvelles conditions de dispersion. Elle constitue donc un véritable réseau de survie pour la famille tout entière, un réseau qui repose sur une économie langagière bien réglée, dont le modèle n'est nullement explicité mais qui est néanmoins présent et que chacun respecte.

Le lecteur d'une telle correspondance est plongé d'emblée dans un univers familial où se mêlent l'espace quotidien réel des locuteurs et un espace imaginaire, celui du pays natal, des êtres aimés et des repères familiaux, qui constitue en fait le véritable référentiel des échanges quotidiens. Pris par le plaisir de découvrir comme par effraction la vie au jour le jour des membres de la famille, il se retrouve parfois pour autant dans la position inconfortable du voyeur qui, malgré lui, saisit des confidences intimes, des gestes de la vie secrète. Comme le fait remarquer à juste titre l'historien François Furet⁴⁵, la lettre est un lieu de mémoire. Elle est à l'échelle d'une vie ce qu'est l'archive pour la nation.

Dans cette correspondance familiale, la lettre a un statut vital. Les faits le prouvent : lorsqu'Elisabeth, la fille aînée, parvient à quitter Marseille en juillet 1941, Marseille qui est devenue une véritable souricière, la seule chose qu'elle emporte avec elle, ce sont les lettres. Des lettres, conçues comme des leçons de vie, des lettres qui permettent de survivre, de résister. Comme elle l'écrit le 24 mars 1940⁴⁶ :

Je viens de relire les lettres de mon père, je fais cela de temps en temps, ah, il était merveilleux ! Une fois, il dit : je veux bien t'aider dans la lutte de la vie, mais il faut que tu luttas toi-même. Ce n'est que celui qui est assez fort pour entreprendre cette lutte qui arrivera dans la vie.

⁴⁵ François Furet, « Histoire quantitative et construction du fait historique », in *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, n°26, 1971, p. 67.

⁴⁶ EML à HL, 24-25/03/1940.